

server le savant égyptologue en s'avant, vous ne pouvez pas vous rappeler, monsieur Phla-Anné-Nophis.

—Je ne vous parle pas, monsieur, rugit Farandoul en colère... Voyons, reprit-il en s'adressant à lord Klaknavor, depuis combien de temps suis-je en votre possession ?

—Trois semaines seulement.....
—Seulement !..... et mes quatre reines !

Tout à coup Farandoul bondit, une idée venait de le frapper !

—J'y suis ! exclama-t-il, c'est un coup de Coriolan..... c'est le punch ; infamie ! A quelle heure le train pour Londres, milord ?

Et comme lord Klaknavor ne se pressait pas de répondre, Farandoul saisit brusquement un chapeau quel conque et bousculant les assistants il se précipita vers une fenêtre.

Cinq minutes après un homme toujours courant sortait du manoir des Klaknavor, renversait le portier et deux domestiques qui lui barraient le passage et se dirigeait vers la gare de Killiecrankie. En route il rencontra la ligne ferrée, un train passait. Farandoul courut sur la voie, attrapa le dernier wagon et se hissa dans la cabine du conducteur.

Trois quarts d'heure après, il était à Edimbourg. Comme il n'avait pas de ticket, il lui fallut sauter à terre avant d'entrer en gare et escalader quelques barrières.

La première chose qu'il fit en ville fut d'acheter un journal ; il oublia de le payer, pour deux raisons, préoccupations terribles et manque d'argent. La date de ce journal lui apprit qu'il s'était passé vingt-huit jours depuis la fatale soirée du peintre Coriolan dans les ruines de Phœbes !

Honneur ! Et les reines abandonnées à la merci des peintres ! Farandoul sentit ses cheveux se hérissier sur sa tête. Et pas d'argent pour partir. Tout à coup sa main, qui fouillait machinalement dans sa poche, ramena un paquet au jour... Farandoul l'ouvrit hâtivement. C'était le diamant retrouvé dans l'océan !!!

Le premier bijoutier venu vit entrer dans sa boutique un homme fiévreux, qui lui tendait un magnifique diamant, le bijoutier offrit mille livres, paya et empocha le diamant, certain d'avoir gagné mille autres livres à ce marché !

Farandoul avec ses 25,000 fr. dans la poche courut vers la gare. Justement l'express de Londres partait, il bondit dans un compartiment et s'installa sans façon en bousculant quelques voyageurs.

A la première station il courut à la machine et sauta près du mécanicien stupéfait.

—Cent livres si tu veux gageer deux heures ! lui dit-il.

—Impossible, monsieur.

—Eh bien alors, reste ici !
Et Farandoul empoignant le mécanicien le jeta sur le quai. Le chauffeur, descendu pour changer un sifflet, accourait au secours de son chef, mais Farandoul s'était jeté sur la machine avec furie ; la locomotive, poussant une effrayante bordée de coups de sifflet, se remit en marche, laissant au gare chauffeur et mécanicien l'odeur de terreur partit de tous les wagons, mais Farandoul n'avait pas le temps d'y penser et chauffait avec rage.

Le train dévora la distance, quarante lieues à l'heure ! le télégraphe par bonheur, avait jeté l'alarme sur tout le parcours, aussi ce train défilait trouvant partout la voie ouverte et libre, arriva sans accident à Londres avec sept heures d'avance. Un peu avant d'entrer en ville, Farandoul arrêta son train et se jeta sur la voie ; avant que personne eût osé se lancer à sa poursuite, il avait gagné la ville, pris un cab et courut à la Tamise.

Il n'est pas besoin de décrire l'ennui des voyageurs entraînés par Farandoul dans ce vertigineux voyage, deux notaires qui se trouvaient dans le train rédigèrent un nombre infini

de testaments pour les passagers éperdus. Les bruits les plus incroyables circulaient dans les wagons, on se croyait conduit par un fou furieux, mais bientôt la vérité se fit jour, Farandoul avait été reconnu !

Et par qui ? tout simplement par notre ancienne connaissance d'Australie le singe Makako. Makako le traita par amour, lequel occupait, à sa grande humiliation d'ailleurs, un compartiment de deuxième classe, avec deux autres domestiques du château de Cardigan.

(A continuer.)

Le Canard

MONTREAL, 30 JUIN 1883

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annonces : Première insertion, 10 centimes par ligne ; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. F. FILIATRAULT & Cie., Éditeurs-Propriétaires, No. 3 Rue Ste. Thérèse.

Belle 125.

LA GAUDRIOLE.

Dans le prochain numéro du CANARD, nous publierons la table des chansons et monologues publiés dans LA GAUDRIOLE, le nouveau chansonnier comique, qui sera mis en vente mercredi prochain. Prix: 40 cts.

CAUSERIE

Depuis quelques semaines il n'est question dans les journaux que d'accidents causés par les troupeaux d'animaux que nos éleveurs laissent circuler librement dans nos rues. Aujourd'hui c'est une vache enragée qui éventre un cheval, demain ce sera un bœuf furieux qui écharpera un enfant. Toute la presse est unanime à dire qu'il nous faudrait une bonne loi municipale qui ne permettrait de laisser des animaux en liberté dans nos rues qu'à certaines heures de la nuit. Ceci est vrai mais cette loi ne nous protégerait que contre les bêtes à cornes, et je voudrais mieux que cela. Ne serait-il pas possible d'établir une compagnie d'assurance contre tous les risques ?

N'est-ce pas que c'est un titre qui fait rêver ? Assurance contre tous les risques ! Il y a déjà longtemps que je songe à quelque chose d'analogique. Étant donné le principe fécond des assurances, je ne vois pas pourquoi on n'en ferait pas une application plus large, plus féconde. On commença timidement contre l'incendie ; puis vint l'assurance contre les naufrages, contre les accidents de chemin de fer, contre la grêle etc., etc.

C'est déjà quelque chose, mais ce n'est pas assez.

Tout le monde n'a pas la chance de voir griller son mobilier, tout le monde ne possède pas non plus de vaisseaux sillonnant les mers. Mais il est des risques d'un autre genre que nous courons tous plus ou moins et ce sont précisément ceux-là qui jusqu'à présent n'ont été compensés par aucune indemnité.

Prenez par exemple la question du mariage.

Vous rencontrez dans un salon une charmante demoiselle escortée de ses vénérables parents. La charmante demoiselle chante d'une façon tout à fait sentimentale la naïve et touchante mélodie "J'attends"

En chantant elle laisse entrevoir des dents faites pour humilier les perles. Il n'en faut pas davantage, pour peu que vous ayez le sarnat-

ro un peu inflammable pour mettre le feu aux poudres de votre imagination. Hélas ! dont les conséquences sont bien plus redoutables que si la flamme avait dévoré votre mobilier ou votre maison.

Vous commencez par prendre des informations.

Oh ! les informations que vous donnez les amis et connaissances en pareille circonstance ! On vous raconte avec toutes sortes d'affirmations que la famille est aussi considérée que considérable, que la gracieuse interprète de *J'attends* a trois oncles, cinq tantes dans un état de décrépitude admirable.

Bref vous épousez.

Mais le lendemain.....

Le lendemain, vous découvrez que celle à qui votre imagination prêtait un talent de premier ordre a pour tout répertoire la fameuse mélodie en la bémol qu'on lui sornait depuis un an. Les oncles et les tantes, sont en effet, aussi décrépites qu'on peut le désirer, mais en même temps dans un tel dénûment, qu'on vous demandera avant peu une pension alimentaire pour leurs vieux jours.

Quand au papa, il a fait faillite l'année précédente, et pour ce qui est des perles exhibées par les sourires d'autrefois, elles ont été montées sur pivot chez MM. Trestler et Glohenky et ont coûté deux piastres pièce.

Ceci, ce venez-en chers lesteurs, arrive tous les jours, plusieurs fois par jour même, car Montréal est assez grand et en fait de mariage, personne n'est prophète.

Supposez maintenant l'assurance contre tous les risques bien établie et fonctionnant régulièrement.

Vous êtes un des souscripteurs. Trois mois après avoir marché à l'autel vous vous en allez au bureau de la Compagnie et vous faites votre réclamation.

—Très bien, monsieur, vous répond le directeur. Nos inspecteurs vont vérifier vos dires. Si comme je me plais à le supposer, ils sont exacts, vous aurez droit pour les perles à une prime de consolation de mille piastres, pour les oncles et les tantes, à quinze cents piastres par tête ; pour la faillite du papa, à deux mille piastres, chiffre rond ; ce sont les prix courants de la maison.

—Très bien !

—Pardon, j'oubliais un détail. Lequel ?

—Monsieur n'est pas ?...

—Hein !

—Je veux dire, monsieur n'a pas été ?...

—Non, pas que je sache du moins.

—Tant pis, c'eût été un cas d'indemnité de première classe.

A côté de l'assurance matrimoniale, dont, bien entendu, le sexe féminin aurait, au même titre que le sexe masculin, le droit de jouir, se placerait l'assurance littéraire. A dater du jour où vous seriez assurés, la compagnie serait tenue de vous fournir une note sur chacun des journaux qui se publient et sur chaque poète nouveau qui paraît à l'horizon. Si cette note vous induisait en erreur et vous faisiez lire une pièce de J. L. Archambault ou une lettre d'Ernest Desrosiers, vingt piastres d'indemnité.

Vous êtes en amour avec une beauté qui vous jure que c'est pour la vie. Mais deux assurances valent mieux qu'une. Vous prenez une police contre le risque d'infidélité. Si cette infidélité se produit dans les trois premiers mois on vous compte cinq cents piastres. Si elle ne se produit qu'au bout de trois ans, comme alors il est probable qu'elle n'est pour vous qu'un prétexte de vous débarrasser d'une vieille chaîne, c'est vous qui devez deux piastres de retour.

N'oublions pas non plus l'assurance contre les objets perdus, celle-là d'une utilité si incontestable qu'on ne comprend pas comment elle ne fonctionne pas déjà depuis longtemps.

Vous égarez votre canne, votre portefeuille, votre porte-monnaie, votre pa-

rapluie etc... autant d'indemnités auxquelles vous avez droit. Si toutefois l'objet perdu est le manuscrit d'un article pour *l'Étandard* il est bien entendu que vous n'avez rien à réclamer, au contraire.

Voilà, tel que je le conçois, le système dont le besoin se fait généralement sentir et je le signale à l'attention de nos capitalistes et de nos éleveurs. Cela vaudrait mieux, on le comprend maintenant j'espère, que toutes les lois que l'on pourrait faire pour nous protéger contre les bêtes à cornes, parce que, une assurance comme celle que je suggère s'étendrait à tous les accidents qui menacent nobles et à tous ceux dont notre précieuse personne peut être victime.

.

Un jeune homme très spirituel, mais absolument sans le sou, se trouvait un jour dans un hôtel de village. Il achevait un fort mauvais dîner qu'on venait de lui servir, faisant venir le patron il le pria de vouloir bien préparer sa note. C'était par pure formalité car il n'avait pas le moins du monde l'intention de le payer. L'hôtelier voyant un jeune homme de la ville si son mémoire en conséquence et l'apporta quelques instants après. Le jeune homme voyageur n'eut pas plutôt jeté les yeux sur ce chef-d'œuvre qu'il s'aperçut qu'on voulait le voler de la manière la plus indignée. Il ne dit rien cependant et continua son dîner.

—Vous êtes assez bien logé ici, dit-il tout à coup à l'aubergiste qui attendait.

—Oui, monsieur ; la maison m'irait à merveille, mais nous sommes affligés d'un véritable fléau.

—Quoi donc ?

—Les rats, monsieur, ils pullulent dans la maison et je crains toujours qu'ils finissent par nous manger vivants. Vous ne connaissez pas un moyen de nous débarrasser de cette vermine ?

—Il y a le « Rough on rats », « Ne mouront pas dans la maison. »

—Oui je sais, mais je l'ai essayé et cela ne vaut rien.

—Alors j'ai un excellent remède à vous suggérer : Prenez un grand plat, remplissez-le du potage que vous m'avez donné tout à l'heure, ajoutez-y de la viande et un peu de ce dessert, et descendez à la cave. Choisissez là un endroit bien éclairé, mettez-y le plat et déposez à côté le mémoire que vous venez de préparer pour moi. Je vous réponds qu'avant deux jours vous aurez chassé tous vos rats !

.

Le mot de la fin :

Un cultivateur était venu à la ville avec son curé. C'était pendant la saison d'été et le grand cirque Barnum donnait des représentations. Le matin on faisait dans les rues la procession traditionnelle et on apercevant l'éléphant notre brave campagnard ne put retenir un cri de surprise :

—Oh ! voyez donc, monsieur le curé, cette bête énorme, qu'est-ce que c'est qu'ça ?

—C'est un éléphant ?

—Un éléphant ? mais il a la queue dans la tête.

—C'est une trompe.

—Oh ! je vois bien que c'est une trompe, monsieur le curé, et vous n'avez pas besoin de me le dire.

UN BIEN IMMENSE.—L'un des remèdes les plus en vogue aujourd'hui chez les américains ce sont les Amers de Houblon. Vous en voyez partout. Les gens les prennent et en retirent un grand bien. Ils les régénèrent. Ils ne sont pas aussi agréables au goût que les autres amers, parce qu'ils ne contiennent pas de whiskey. Il est plutôt comme cet ancien thé rebouteur, qui a produit autant de bien.

Si vous ne vous sentez pas bien, essayez les Amers de Houblon.—*Amers de Houblon.*

L'éternuement

Beaucoup de personnes croiraient manquer à la politesse la plus élémentaire, si, entendant quelqu'un éternuer, elles ne s'empressaient de lui dire : à vos souhaits, ou Dieu vous bénisse !

Il est bien probable que la plupart de ces personnes ne se sont pas demandé quelle peut être l'origine de ce vieil usage, et pourquoi cette formule s'applique à l'éternuement exclusivement.

M. le docteur Engel a retrouvé dans un livre publié au siècle dernier par un auteur anglais, Thomas Brown, de curieux détails sur certaines opinions, erreurs ou pratiques populaires, et en particulier sur l'éternuement. On y verra que, comme pour beaucoup d'autres choses, l'habitude des salutations au moment de l'éternuement remonte à la plus haute antiquité.

On croit généralement que l'usage de saluer ceux qui éternuent tire son origine d'une maladie épidémique dans laquelle on éternuait jusqu'à l'extinction de la vie. Cette opinion a surtout été propagée par Sigonius, dans son histoire d'Italie. Cet historien raconte que, sous le pontificat de Grégoire le grand, il y eut une peste qui emporta tous ceux à qui il prenait des éternuements.

D'après Thomas Brown, ce fait ne prouve rien, car l'usage d'adresser des salutations ou des souhaits à ceux qui éternuent remonte à une époque très reculée.

Pline l'ancien s'est également occupé de ce problème : « cur sternutantis salutatur » et il raconte, à ce sujet, que Tibère, malgré ses manières grossières, ne manquait jamais de s'acquitter de ce devoir envers les autres et qu'il voulait qu'on le remplît à son égard.

Rhodiginus a rapporté un exemple encore plus ancien : pendant que le jeune Cyrus se disposait à prendre une retraite honorable, il arriva qu'un des soldats se mit à éternuer, aussitôt toute l'armée invoqua Jupiter libérateur.

Cet usage était reçu non seulement chez les Grecs et les Romains, comme il l'est chez nous, mais on le retrouve encore chez les peuples les plus éloignés de l'Afrique.

En effet, nous lisons dans Codignus « de Rebus Abassinorum » que l'empereur de Monomotapa ayant éternué, il se fit des acclamations dans toute la ville.

Dans les Indes Orientales, l'éternuement est toujours accueilli par des salutations à l'adresse des victimes de ce symptôme du eoryza.

S'il faut ajouter foi à ce que disent les rabbins, cette coutume remonterait à Adam lui-même. D'abord considéré par les Hébreux comme un pronostic de mort, l'éternuement fut plus tard regardé comme d'un heureux augure.

C'était également l'opinion d'Hippocrate et d'Aristote. Ce dernier a écrit à ce sujet, que ceux qui entendent l'éternuement l'honorent comme un don des dieux et comme un signe de santé, et il ajoute que c'est justement pour cette raison que les médecins font prendre des sternutatoires à ceux qui sont en danger de la vie, et qu'ils en augurent bien pour leurs malades si l'effet répond à leur attente.

Toutefois, on était partagé dans les temps anciens sur la valeur de l'éternuement. La plupart croyaient que l'éternuement, en soi, annonçait quelque chose de sinistre. L'histoire de cet Athénien qui ne voulait pas continuer son voyage parce qu'un des bateliers avait éternué, et le témoignage de saint Augustin, qui dit que les anciens se remettaient au lit quand il leur arrivait d'éternuer en se chaussant, prouvent quelle importance on attachait à ce phénomène nerveux.